



SERGE SAFRAN EDITEUR, 2014
LITTÉRATURE

Jung-hi Oh,
trad. du coréen par Eun-jin Jeong
et Jacques Batilliot

Le Quartier chinois

ISBN 979-10-90175-24-2

215 pages

17,50 €

ENFANCES
À LIRE

LE QUARTIER CHINOIS

La parution de ce recueil de nouvelles, tout juste traduit mais composé il y a une trentaine d'années, vient à point nommé pour évoquer Jung-hi Oh, cette grande dame de la littérature coréenne, née en 1947 à Séoul, qui a souvent mis l'enfance au cœur de ses écrits, ainsi dans ces deux brefs et sombres romans que sont *L'Oiseau* (éditions du Seuil, 2005) et *La Pierre tombale* (Picquier, 2004). C'est un enfant qui raconte, dans chacun des trois récits qui constituent le recueil. Fuyant le nord du pays, la narratrice du « Quartier chinois » vient d'emménager avec sa famille dans une petite ville portuaire, dans le seul quartier demeuré intact après les bombardements, îlot aux constructions étranges qui lui apparaît comme la poupe déjà à demi submergée d'un bateau commençant à couler : « Son petit frère sur le dos, la fillette de neuf ans que j'étais, darteuse, les cheveux coupés en forme de calebasse avec les traces bleuâtres du rasoir sur la nuque, revêtue d'une veste citron en tissu synthétique d'où s'échappaient des morceaux de coton, regardait le quartier qui allait être le nôtre avec une inexplicable angoisse. » Seule l'odeur des algues bouillies lui est familière et l'accueille, « première poignée de main avec cette ville et premier objet de sympathie ». Les Chinois, qu'on ne fréquente pas, alimentent la curiosité et l'imagination : « Pour nous, ils étaient contrebandiers, opiomanes, coolies cachant de l'or sous chaque point des coutures de leurs guenilles, brigands martelant la terre gelée au galop de leurs chevaux, bouchers fabriquant des raviolis avec de la chair humaine... ». À la sortie de l'école, avec les autres enfants, elle s'en va chaparder des morceaux de charbon dans les wagonnets du port pour les échanger à la gargote contre une soupe de nouilles ou des gâteaux,

et traîne avec sa copine Ch'i-ok qui habite la même maison que Maggy, une prostituée, et dont la seule ambition est d'être, comme elle, une « pute à Yankee ». La fillette soigne sa grand-mère comme si elle était sa poupée, tandis que sa mère est sur le point d'accoucher d'un huitième enfant.

Le deuxième récit, « La Cour de l'enfance », se déroule pendant la guerre. Une petite fille de six ans habite une pièce unique avec ses frères et sœur, sa mère et sa grand-mère, dans un village à la périphérie d'un bourg. Le père est absent, mobilisé : « son image s'immisçait comme un fantôme par une fente du mur et se faisait d'autorité une place parmi nous, tout en se fanant et en pâlisant de plus en plus au fil des jours. » Le frère aîné se sent tenu de jouer le rôle de chef de famille et surveille sa mère qui travaille comme serveuse dans un restaurant et s'est mis à boire, bat sa sœur pour l'empêcher d'aller traîner le soir dans l'unique rue de la bourgade : « Une prise de conscience aigüe de ce statut l'avait rendu lugubre, habité par une tension anormale. » La petite fille, qui ne va pas encore en classe et pour qui les journées sont longues, observe tout cela, fouille par-ci par-là, toujours à la recherche de quelque chose à se mettre sous la dent, ramassant les kakis de la cour, apprenant à faire durer les bonbons en les suçant lentement, observant sans se lasser le marchand qui fait naître sous ses yeux « la fleur blanche et brillante des barbes à papa », chipant des sous à sa mère pour s'acheter des friandises, « comme si elle était hantée par le fantôme d'une personne morte de faim » remarque sa mère. Le mystère semble être tapi dans chaque recoin de la cour. Les propriétaires, dit-on, ont enfermé leur fille volage à clef et la fillette ne peut s'empêcher d'observer sa chambre cadénassée, à l'affût du moindre bruit. Dans la rivière, quand elle se baigne avec la grand-mère, elle regarde les arbres et les herbes trembler avec mollesse, les pierres

couvertes d'une mousse aussi douce que du velours : le paysage inversé lui donne une impression de déjà-vu... Et quand la famille devra déménager dans un village voisin, les pas de la fillette la ramèneront toujours dans la cour de ses six ans.

Avec « Le Feu d'artifice », c'est la Corée des années 1970 qui, cette fois, nous est donnée à voir à travers le regard de Yôngjo, garçon rêveur, distrait en classe, à travers celui du père qui se reconnaît si peu dans ce fils à l'expression fermée et de la mère qui, si elle sait discerner dans le regard assombri de son fils autre chose que de l'entêtement, a ses propres préoccupations, chacun semblant vivre dans son monde intérieur sans jamais pouvoir établir avec l'autre de liens réels. Yôngjo s'étonne que, dans les histoires qu'on leur raconte, les enfants soient toujours intelligents, courageux, confiants et patriotes, « étudiant à la seule lueur des lucioles ou des reflets dans la neige », « fabriquant pour leur père malade un remède avec la chair de leur propre cuisse ou accourant sur le champ de bataille, prêts au sacrifice », quand lui n'a qu'un rêve : entrer en possession d'une paire de jumelles, d'un appareil photo et d'une lampe de poche pour devenir membre de l'« Association pour l'étude des objets volants non identifiés »...

Qu'il est donc malaisé de résumer ces récits ! Ils apparaissent, après cet exercice, étrangement faussés. Car aucune trame narrative ne fait progresser le texte, composé d'un amoncellement de petits faits, comme si l'auteur les laissait s'agglomérer les uns aux autres. Dans ces nouvelles impressionnistes, à l'écriture pointilliste, minutieuse et allusive, une attention extrême est portée aux sons les plus ténus, aux variations de lumière, aux goûts, aux signes annonciateurs du changement de saison, à la multitude des insectes qui rampent ou qui volent. Les onomatopées, très développées dans la langue coréenne, apparaissent tout naturellement dans les cours

de la phrase, ainsi le bruit que font les ciseaux du coiffeur, « sôgôk sôgôk », les kakis en train de tomber, « t'uk t'uk », ou la machine à fabriquer les barbes à papa, « t'ûl t'ûl t'ûl t'ûl ». Les fillettes ont l'ouïe fine, capables d'entendre un mille-pattes filer à toute vitesse sous la natte de roseau. Mais on les dirait à l'affût d'autre chose, du bruit incessant de l'univers qu'on ne peut percevoir que dans la nuit profonde : « C'était un silence qui rendait possible de toucher les secrètes nappes liquides du plus profond de la terre rien qu'en suivant le bruit de l'eau qui coulait en catimini dans le noir. »

Peut-être est-ce la raison pour laquelle aucune trace de misérabilisme ne peut se déceler dans ces récits malgré l'âpreté des situations dans lesquelles se trouvent les enfants. La pauvreté, et même la violence, n'empêche jamais leur curiosité de s'exercer ; elle ne semble pas freiner l'irrésistible attirance pour la vie mystérieuse qui les entoure. La vague de tristesse qui vient soudain les submerger n'est pas nécessairement causée par un événement terrible, comme la défenestration de Maggy par son amant ivre, mais par tout autre chose, ainsi la vision récurrente du visage pâle d'un jeune Chinois à la fenêtre d'une maison voisine. La vie est un songe, guère plus réelle que le reflet inversé du paysage dans la rivière. Chacun des protagonistes semble à la fois happé par le réel et s'en tenir éloigné : « Quand on restait assis la tête entre les genoux, les cris n'étaient que des bourdonnements lointains, comme quand on siffle dans le goulot d'une bouteille ». Le malheur glisse sur eux, non parce qu'ils aspirent au détachement, sentiment d'adulte, mais au contraire, parce qu'emplis d'un trop plein de vie, emportés par le courant qui les fait grandir. Quand sa grand-mère, malade, a quitté la maison, la fillette du « Quartier chinois » a enfoui dans la terre quelques-uns des menus objets auxquels elle tenait ; comme elle revient les déterrer six mois plus tard,

à l'annonce de sa mort, comptant soixante cinq pas – l'âge de sa grand-mère – pour retrouver l'endroit où elle les avait enfouis, perplexe, elle constate qu'il lui faut en faire seulement soixante : « Deux saisons encore et cinquante pas me suffiraient-ils ? Encore un an, encore dix ans et m'en faudrait-il un seul pour atteindre le but, comme si je volais ? [...] L'air froid portait le souffle tendre du printemps. Je perçus comme une démangeaison insupportable, une poussée bourgeonnante de sang échauffé. – La vie est..., murmurai-je. Mais je ne trouvais pas de mot pour finir la phrase. Comment trouver celui qui engloberait le chaos d'un passé et d'un présent aux couleurs compliquées, floues, mystérieuses, entremêlées, sans parler des lendemains qui s'annonçaient si nombreux ? »

Françoise Le Bouar